

Les Rayons de Saturne



FLORIE DELÉARDE

Florie Deléarde

Les Rayons de Saturne

© Florie Deléarde, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3132-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie : 2016

Chapitre 1

Emma Leclerc était arrivée très en avance à la Gare du Nord tant elle avait eu peur de rater son train. Elle se retrouvait donc debout devant l'immense panneau central d'informations, à attendre que la SNCF daigne afficher la voie de départ du TGV pour Arras. Elle avait toujours été fascinée par ce grand panneau au charme désuet, mastodonte d'un autre temps qui, à ses yeux, incarnait à lui-seul la Gare du Nord et l'arrivée à Paris. Elle aimait que tout le monde se rassemble autour de lui pour rêver à de multiples destinations de voyages, familières ou inconnues. Elle trouvait fascinant le manège des têtes qui se levaient unanimement vers le spectacle hypnotique des lignes se déplaçant vers le bas, métronome du temps qui passe. La presse avait annoncé que le grand panneau vivait ses derniers instants et serait bientôt remplacé par de nouveaux écrans numériques, plus lisibles et mieux répartis dans l'espace froid et inhospitalier de la gare. Comme pour tous les grands nostalgiques, cela l'attristait profondément.

Emma était une jeune femme séduisante. Elle avait des yeux clairs et un sourire franc qu'encadrait une longue chevelure brune qu'elle domptait avec difficulté. Ses longues jambes et son port de tête souverain lui conféraient une morphologie flatteuse, une silhouette que les magazines féminins qualifient d'élancée. Si elle avait parfois été tentée de le faire, elle évitait toujours d'user de son physique pour obtenir quoi que soit, dans sa vie professionnelle comme dans sa vie personnelle. Elle élevait cette ligne de conduite au rang des grands principes qui constituaient sa maigre contribution à la lutte féministe. Certes, il pouvait être difficile de distinguer un avantage malvenu de la courtoisie maladroite accompagnant parfois l'avancement. Mais elle s'appliquait rigoureusement à décliner poliment les privilèges immérités.

Pour passer le temps jusqu'au départ du train, Emma avait déambulé un instant dans la galerie marchande située en sous-sol de la gare, trainant avec difficulté son énorme valise derrière elle. Elle avait jeté son dévolu sur une papeterie et y avait acheté un petit carnet noir avec une couverture en cuir, dans l'idée d'écrire durant le trajet. Elle aimait penser qu'une partie de son travail de journaliste de presse écrite échappait encore au « tout numérique » - encore lui ! - qui envahissait nos quotidiens et notre siècle. Au-delà de cette considération

réconfortante, l'objet avait une forte symbolique à ses yeux. Il lui rappelait les carnets de sa jeunesse qu'elle noircissait de pensées en tous genres, sortes de journaux intimes qui mêlaient brouillades adolescentes et réflexions plus sérieuses sur le modèle consumériste et la croissance matérielle infinie. Or le moment qu'elle vivait se prêtait fort bien à la nostalgie.

Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas écrit à la main, à tel point qu'il lui semblait en avoir perdu l'habitude. Le geste ne lui paraissait plus naturel. Un comble pour une journaliste ! Mais... pouvait-elle encore se décrire comme telle ? Cette pensée l'angoissait... Elle avait passé les cinq dernières années à produire des articles inoffensifs pour un célèbre guide de voyage en ligne. Un boulot à des années lumières de ce qu'elle espérait faire de sa vie lorsqu'elle avait entrepris ses études spécialisées en presse écrite et intégré l'école supérieure de journalisme de Lille. Elle se rêvait alors reporter de terrain, au cœur de l'actualité et des grandes luttes de notre temps, traquant la justice et la vérité sur différents théâtres d'opération tous plus dangereux les uns que les autres, occupant le devant des scènes médiatique et politique. Mais après avoir rêvé pendant des années, le monde du travail l'avait ramenée à une dure réalité et l'insoutenable pression des loyers parisiens avait décidé pour elle. Elle ne reniait en aucun cas cette expérience qui lui avait permis de voyager, et du même coup, de repousser les limites de son propre monde. Elle avait appris beaucoup au cours de ces cinq dernières années, façonnant ses multiples sensibilités dans une quête sans fin. Mais le contenu et la forme de ses articles, souvent dérisoires, toujours légers, ne valaient pas grand-chose dans l'univers impitoyable de la presse écrite. Longtemps, elle avait eu le sentiment désagréable que ses capacités n'étaient pas exploitées à leur juste valeur. En parallèle, elle avait continué à admirer le journalisme d'excellence de loin, comme une ambition passée à laquelle on repense parfois en s'endormant.

Qu'importe, elle était là aujourd'hui, quittant la capitale et ce travail confortable. Elle rentrait chez ses parents, bien décidée à trouver un second souffle, une nouvelle inspiration. Il lui fallait à tout prix faire une pause dans cette vie professionnelle dont la direction ne lui plaisait point. Démissionner n'avait pas été ardu. Au contraire, elle s'en était trouvée plutôt soulagée. Pendant un court instant, elle s'était même sentie en parfaite adéquation avec ses attentes et ses valeurs. Toutefois, il avait été délicat d'expliquer à ses parents pourquoi elle avait renoncé à ce job qui présentait toutes les caractéristiques de l'emploi

idéal à leurs yeux (la stabilité et une bonne rémunération). Comment Emma pouvait-elle leur faire comprendre qu'elle préférait se retrouver au chômage, dans l'obligation de retourner vivre chez ses parents à Arras, plutôt que d'écrire ce qui ne lui ressemblait pas ? À son âge, cela avait été interprété comme un caprice d'enfant trop gâté. Elle avait à peine trente ans et sa famille – et la société toute entière, d'ailleurs – ne comprenait pas qu'elle puisse d'ores et déjà être lassée par ce qu'elle faisait depuis à peine cinq ans. Encore si jeune, et pourtant déjà blasée... Le chemin risquait d'être long.

Dans un cliquetis formidable, le grand panneau d'affichage s'actualisa et le nombre dix apparut en caractères jaunes à l'extrémité droite de la ligne, dans la colonne qui indiquait les voies de départ. Presque simultanément, la voix automatisée de la SNCF résonna dans le hall bondé de la gare du Nord pour annoncer le prochain départ du TGV en direction d'Arras prévu à 12h52. La foule se mit maladroitement en mouvement vers le quai et tandis qu'elle se frayait un chemin dans cette vaste cohue, Emma se demanda malgré elle quelles pouvaient être les raisons de leurs voyages dans sa ville natale, charmante certes, mais aux possibilités économiques et culturelles quelque peu limitées. Une fois installée dans la voiture huit, côté fenêtre, le petit carnet de cuir sagement posé sur la tablette devant elle, elle se sentit confuse en réalisant qu'il y avait moins d'une heure de trajet. Elle qui s'imaginait écrire un roman avant d'arriver ! Elle avait oublié qu'on était si vite à Arras et qu'elle ne pouvait donc pas s'en prévaloir comme d'une excuse pour ne pas avoir rendu plus souvent visite à ses parents. Si proche ... et pourtant si loin, aussi ! Son malaise s'accrut davantage quand elle réalisa qu'elle n'avait même pas de quoi écrire sur elle. Comment avait-elle pu oublier d'acheter un stylo ? Elle rangea honteusement le petit carnet à la couverture de cuir dans son sac à main et, à l'instar de ses voisins, sortit son téléphone portable.

Antoine Henri traversait les rues de Monchy à vive allure. Il était en retard, ce qui ne lui arrivait que très rarement. Il n'avait jamais eu de difficulté à se lever pour aller travailler, exerçant un métier qu'il aimait et qu'il avait choisi dès son plus jeune âge. En presque sept années passées dans cette entreprise, ses absences pouvaient se compter sur les doigts d'une main. Elles étaient toutes

dues à des pépins physiques, à des situations où le médecin lui-même lui avait intimé de se reposer et de préserver sa santé. Ce jour-là, c'était différent : des soucis matériels auxquels il ne pouvait rien. La faute à ce putain de ballon d'eau chaude ! Il avait fait des siennes ce matin, refusant obstinément de faire son boulot. Si Antoine pouvait supporter l'idée de prendre des douches froides dans les semaines à venir – après tout, c'était presque l'été – la pilule serait plus difficile à avaler pour Marine, sa petite-amie. Deux semaines seulement qu'elle avait emménagé chez lui !

Après avoir jeté un coup d'œil rapide à son téléphone pour vérifier l'heure, Antoine pressa encore le pas. Le plus grand calme régnait autour de lui. L'heure était encore matinale en cette fraîche journée de juin. Seule son ombre se déplaçait promptement sur les façades de briques rouges des habitations typiques de l'ancienne cité minière. Deux énormes pyramides noires, les hauts terrils, pourtant abandonnés depuis des décennies, dominaient encore le paysage. À l'image de sa silhouette, Antoine était grand et sec : une allure athlétique. Des cheveux bruns coupés court encadraient son visage enfantin fréquemment éclairé d'un sourire aux dents du bonheur. Longtemps, il avait été plus haut que tout le monde. Adolescent, cela l'avait gêné, et il se ratatinait sur lui-même en permanence. Il en gardait, encore aujourd'hui, à vingt-quatre ans passés, un mal de dos chronique et l'intime conviction de prendre trop de place.

Quand il parvint à l'usine Metalord, avec cinq minutes de retard – ses grandes jambes ayant permis de limiter la catastrophe – il comprit immédiatement que quelque chose ne tournait pas rond. Alors qu'il s'attendait à arriver bon dernier et à devoir enfiler sa tenue en quatrième vitesse pour rejoindre ses camarades, il se retrouva avec l'ensemble de ses collègues devant la porte de l'usine, visiblement close. Le brouhaha qui s'élevait de l'attroupement traduisait l'incompréhension générale. Il se rapprocha d'un groupe d'une petite dizaine d'hommes, plutôt jeunes, qui formait son équipe. Instinctivement, ils se tournèrent vers lui – il était chef d'équipe à l'atelier fusion depuis peu et à ce titre, disposait désormais d'un soupçon d'autorité sur les autres. Léo, l'une des dernières recrues, l'apostropha :

— Hey Antoine, est-ce que tu sais ce qu'il se passe ici ? On ne nous laisse pas entrer.

— Je n'en ai aucune idée, les gars. Je débarque. Désolé.

Antoine frissonna imperceptiblement. Un mauvais pressentiment s'était

emparé de lui en voyant la grille fermée. Cette sombre intuition s'accroissait encore davantage lorsqu'il aperçut au loin un petit groupe d'hommes en costumes qui s'avançait vers eux. Il n'était pas le seul à les avoir repérés. Peu à peu, les conversations s'évanouirent et les têtes se tournèrent vers l'étrange cortège qui s'approchait. L'atmosphère s'était tendue, si bien que lorsque le groupe parvint à leur hauteur, un silence pesant régnait alentour. Antoine ne reconnut qu'une tête parmi les cinq hommes présents : celle de François Duflont, l'énigmatique directeur de l'usine. Il l'avait rencontré quelques fois, notamment lors des journées festives organisées à destination du personnel et de leurs familles. En revanche, il était certain de n'avoir jamais vu l'homme qui prit la parole :

— Messieurs, entama-t-il avec un bref hochement de tête à leur intention. Je me présente, Maître Sartori, avocat. Je représente la société Metalord SA, la maison mère. Ma tâche n'est pas aisée, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

L'air semblait s'alourdir de seconde en seconde. Chacun retenait son souffle, comme dans l'attente insoutenable d'une sentence qu'on redoute, qu'on craint de connaître déjà mais qu'on se refuse à admettre. Antoine nota que Monsieur Duflont, nerveux, gardait les yeux rivés au sol. L'avocat reprit :

— Malheureusement, la conjoncture actuelle ne permet pas à la société qui vous emploie de poursuivre son activité en l'état. Des mesures difficiles ont dû être prises, des choix drastiques ont dû être faits. En conséquence, j'ai le regret de vous annoncer que l'usine Metalord de Monchy est, dès aujourd'hui, totalement et définitivement fermée.

L'homme avait balancé sa tirade d'une traite, sans aucune hésitation ni le moindre balbutiement. À croire qu'il avait fait ça toute sa vie. Antoine en frissonna davantage. Il ne pouvait croire un seul mot de ce qu'il venait d'entendre. Les incessants changements d'horaires et de rythmes de travail n'avaient rien laissé présager de bon, certes. Mais une fermeture totale de l'usine ? Il avait toujours pensé que la situation se rétablirait d'elle-même, que Metalord se remettrait en route et reviendrait à son niveau d'exploitation maximal. Il avait cru que tout finirait par s'arranger. Après tout, l'usine s'était installée là de manière prometteuse à la fin du XIX^{ème} siècle pour répondre aux besoins grandissants de la capitale en zinc et en plomb, et avait connu une croissance rapide jusqu'à devenir la plus grosse usine de plomb en Europe.

L'activité ne pouvait pas s'arrêter maintenant, quelle que soit la situation économique. C'était une décision démesurée et bien trop précipitée pour une industrie qui avait traversé les siècles et qui faisait vivre tant d'hommes et de femmes. Comment cette usine pouvait-elle fermer définitivement aujourd'hui ? C'était tout bonnement impossible.

Imperturbable à la stupeur de son auditoire, l'avocat, Maître Sartori, reprit :

— Vous vous trouvez donc tous désormais dans une situation de licenciement économique.

Il avait adopté un ton au-dessus histoire de couvrir les chuchotements incrédules qui s'élevaient de part et d'autre :

— La direction de l'usine va évidemment revenir vers vous pour vous proposer un plan d'accompagnement des salariés avec des mesures de préretraite ou encore des dispositifs de mobilité interne et externe...

Le reste de sa phrase se perdit dans les huées. Antoine était sidéré. Les mots « licenciement économique » continuaient de résonner dans sa tête, dans un écho douloureux. Alors, c'était tout ? Ils laissaient tomber ? Pour lui, cela ressemblait à un abandon pur et simple. Et puis, un plan d'accompagnement des salariés ? Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? On leur demandait de rentrer chez eux et d'attendre la mise en place d'un putain de plan ? La stupeur laissa place à la colère.

Autour de lui, les esprits s'échauffaient et le ton montait. Même son meilleur ami Kader, d'ordinaire si calme, si sûr de lui, eut un geste d'énervement et ses camarades durent l'empêcher de s'approcher du petit groupe d'hommes qui demeurait immobile. Monsieur Duflont tendit le bras dans un geste d'apaisement mais il était trop tard. La délégation n'eut d'autre choix que de battre en retraite.

Quelques heures plus tard, après avoir tourné le problème dans tous les sens et formulé sa colère sur tous les tons - sans pour autant qu'elle perde en intensité - Antoine, complètement abattu, se décida à rentrer chez lui. Il avait voulu joindre Marine par téléphone mais aux premières sonneries, il s'était demandé ce qu'il allait bien lui dire. Il n'arrivait même pas à mettre des idées claires sur les pensées qui s'entremêlaient dans sa tête, sans aucun sens. Il avait paniqué et raccroché précipitamment en entendant la voix de Marine et n'avait pas décroché quand elle l'avait rappelé quelques instants plus tard.

Antoine avait grandi à côté de cette usine. Le paysage dans lequel elle se dessinait était toute sa vie. C'était tout ce qu'il avait connu jusqu'ici. En s'éloignant de la fonderie, il avait réalisé qu'il ne verrait plus jamais fumer l'impressionnante cheminée d'une centaine de mètres de haut. Elle s'élevait pourtant fièrement dans le ciel, se disputant la ligne d'horizon avec la tour à plomb. Ce qu'Antoine avait toujours préféré ici, dans sa petite ville de Monchy, c'était le ciel. Ce ciel du Nord avait, à ses yeux, comme pour tous ceux qui y vivent, ce « quelque-chose » de plus. Qu'importe si les profanes, incrédules, trouvent cela absurde. Il faut savoir poser son regard. À cet instant pourtant, bien que le soleil fût à son zénith en cette belle journée du mois de juin, l'horizon lui paraissait incroyablement sombre.

Violette Alamant tirait avec nervosité sur le t-shirt blanc en coton biologique qu'elle portait sous sa blouse de médecin. Bien que les températures soient correctes pour la saison, elle transpirait abondamment. Le traitement à base de clomifène citrate qu'elle suivait depuis plusieurs semaines afin de stimuler son ovulation chamboulait ses hormones. Son gynécologue l'avait prévenue des effets indésirables, bien sûr. Imperturbable, Violette lui avait répondu avec un grand sourire que si quelques auréoles sous les bras étaient le prix à payer pour procréer, elle s'en accommoderait ! Cela faisait désormais plus de dix-huit mois qu'elle essayait de faire un enfant avec Lucas. Elle s'était persuadée qu'à l'échelle d'une vie ça n'était pas si long mais Violette approchait dangereusement des trente-six ans. Quand elle était plus jeune, elle s'était imaginée à la tête d'une famille nombreuse, au volant d'un monospace rempli de têtes blondes ou dans une maison débordant de cris et de jouets en tous genres. Cette joyeuse image revenait désormais toutes les nuits. Elle avait encore la vie devant elle et pourtant, son rêve commençait déjà à s'éloigner, inexorablement. Même si le traitement finissait par faire effet, elle n'aurait pas les quatre enfants qu'elle avait longtemps espérés.

Quand elle y repensait, les quinze dernières années – dont neuf à étudier dans l'espoir de devenir médecin généraliste - étaient passées à une vitesse folle ! Elle avait adoré ses études, leurs exigences et leur noblesse, mais ce cursus si difficile l'avait privé d'une partie de sa jeunesse. Après avoir traversé quelques heureuses